



Le commandant Dollon est un homme de bien

Le mot de la Présidente Pourquoi l'histoire ?

A travers les hauts et les bas de l'histoire s'est constitué peu à peu un immense trésor de valeurs, morales, à la formation duquel ont contribué toutes les races et toutes les générations¹.

Certaines époques sont plus lumineuses que d'autres. C'est un fait : quelques générations ont négligé, méprisé, voir raillé ce trésor, l'ont laissé en friche. Mais d'autres sont venues qui l'ont ramassé où il était et l'ont poussé plus loin. C'est le propre des valeurs spirituelles : elles ne meurent jamais, leur totale disparition n'est qu'apparente. Aux moments propices de nouvelles souches apparaissent sur le tronc endormi et cahin-caha se remettent à croître, à proliférer. Rien dans un mouvement n'est totalement mauvais et les mouvements ascendants naissent souvent d'un mouvement précédent tré en sursaut de la profonde léthargie en laquelle il était plongé, par un réveil des consciences pour perpétuer le meilleur à bon escient.

De tous les besoins vitaux de l'homme l'enracinement est sans doute le plus important et sans doute aussi, de nos jours, le plus méconnu. Le besoin impérieux d'appartenir à un groupe, d'avoir des attaches, des racines, des traditions. Appartenance qui naît spontanément par les liens qui rattachent au lieu, à la naissance, à la profession, à l'entourage, à la corporation. Ce besoin s'est manifesté dès l'apparition de l'homme sur la terre. Groupé, tout d'abord en famille sous la baguette du chef qui : *"...du haut des grands monts ou au creux des cavernes, chacun sans s'occuper d'autrui, dictait sa loi à ses enfants, à sa femme..."*²

Cet enracinement plonge ses racines dans un besoin à la fois d'identification et d'individualisation, et s'affirme par une participation active, naturelle, dans une collaboration réelle librement consentie à l'existence de cette collectivité dont le rôle, dont la mission primordiale vis-à-vis de l'homme est de servir de passerelle, de lien pour la conservation de ce bien le plus précieux dans l'ordre temporel de l'homme : le continuité de l'existence humaine dans les deux sens, la naissance et le mort.

L'homme a besoin de recevoir ces trésors spirituels par l'intermédiaire de son milieu, pour pouvoir à travers lui, construire sa vie morale, intellectuelle, spirituelle. Mais s'il a besoin de la recevoir par cet intermédiaire pour ce qui concerne son passé propre, il a aussi besoin d'être gratifié des influences étrangères à ce milieu, après qu'elles aient transité en lui. Non pour les avaler gloutonnement et passivement mais pour les recevoir comme un aiguillon à descendre en lui-même et pour qu'elles lui servent de nourriture après qu'il les ait assimilées et digérées.

Cette transmission des valeurs se fit, tout d'abord, de bouche à oreille; mais depuis, déjà les plus hautes époques, la fixation écrite l'a emporté sur la tradition orale, malgré la très vive et très violente opposition des dépositaires officiels qui craignaient à juste titre pour leur suprématie et invoquaient non sans quelques raisons la protection de la pureté des traditions. Bien vite la relation des événements proprement dits, celle des faits modifiant profondément le visage d'un régime, celle des conquêtes, des combats, des échecs comme des triomphes, restera aux mains de scribes qui sont aux ordres des rois, à la vigilance desquels aucun écrit n'échappe. S'ils veulent une relation de leurs exploits dans les plus infimes détails, celle-ci doit rester conforme à l'image d'eux-mêmes qu'ils veulent imposer. Sous leur houlette cette relation est censurée et se doit d'être strictement conforme à l'information dirigée, à ce qui est déjà de "la propagande".

¹ Jacques Pirenne. Les grands courants de l'histoire universelle. Vol I, avant propos p.XIX.

² L'Odyssée.

Tout comme le disait l'Arioste à son maître le duc d'Este, le scribe aurait pu dire à son roi : *"Je suis en votre pouvoir pendant ma vie, il dépend de vous que je sois riche ou pauvre. Mais votre nom est en mon pouvoir dans l'avenir; il dépend de moi que dans trois cents ans on dise de vous du bien ou du mal, ou rien. Nous avons intérêt à nous entendre. Donnez-moi la faveur et la richesse et je ferai votre éloge."*

Certes il aurait pu le dire, mais il est douteux que le souverain l'eût entendu de cette oreille. L'époque ne se prêtait pas au marivaudage et les rois n'étaient pas des petits rigolos. Par la suite non plus, comme on devait le voir, hélas, si souvent;

.Parce que le besoin d'appartenir à une collectivité, à un groupe, celui d'avoir des attaches, des racines, une appartenance, un passé, une histoire, des traditions; parce que le besoin d'appartenir de manière naturelle, réelle, non contrainte à une collectivité qui conserve vivants les trésors du passé et les perspectives d'avenir est un besoin vital de l'homme, il est fait obligation à tous de le respecter.

Ce besoin est tellement profond en l'homme que s'il ne trouve pas sa subsistance au sein de cette collectivité, il ira la chercher ailleurs. Or cet enracinement a toujours été menacé, plus ou moins selon les époques, dramatiquement à la nôtre. *"Parce que les choses vont trop vite, parce que la télévision est là qui assène et qui brouille, parce que le Web n'a pas de mémoire, parce que tout est mêlé et mis sur le même plan, parce que le soupçon règne, parce qu'il n'y a plus de héros ou de maître à penser,[...] parce que le temps passe et qu'il ne dure pas [...]. Tout est aujourd'hui instable, volatil, délibérément provisoire."* ³

En temps de paix, quand cet enracinement est compromis ou qu'il est bafoué, au mieux l'homme ira se réfugier au cœur d'une association inoffensive quelconque, association ou société de tous bords, de pêche, de tir à l'arc, de n'importe quoi, amicales de toutes natures, clubs ou cercles privés, fraternelle institutionnalisée, association qu'on pourrait appeler d'affinité, qui, à défaut de lui apporter l'apaisement de sa faim, lui procurera un succédané d'enracinement.

Au pire, le besoin de transcendance étant inhérent à la condition humaine, il l'exprimera par une activité militante, ce mécanisme de la filiation, entre l'insatisfaction personnelle, la révolte sociale et cette sujétion qui est l'adhésion à une cause, pour le confort moral du converti, comme l'a défini Arthur Koestler. Grâce à une "expérience au sommet" quelconque : esthétique, sectaire ou sociale. Mais cette expérience est loin d'être sans danger.

La maladie du déracinement est bien la maladie la plus dangereuse pour les sociétés humaines, car tel le choléra ou la peste, elle se multiplie par elle-même. Et les êtres déracinés n'ont que deux possibilités : soit ils tombent dans une inertie de l'âme, dans un état de stupeur comme la plupart des esclaves de l'empire romain, ou, plus proche de nous, comme les prisonniers des camps de concentration nazis qui après un certain temps lâchent toute lutte pour sombrer dans un détachement de "musulman" tourné vers l'au-delà; soit ils se jettent à corps perdu dans une activité agressive dans le but de toujours déraciner par des méthodes violentes ceux qui ne le sont pas encore, ou qui ne le sont qu'à moitié.

Il faut à tout prix sauver le passé.

Raconter l'histoire est un moyen, le seul peut-être. Mais pas n'importe qu'elle histoire, ni rapportée n'importe comment, pas l'histoire des grands chefs. Mais l'histoire telle que racontée par ceux qui l'ont faite, par les obscures, les sans grades. L'histoire à figure humaine.

Portraits à l'huile...et au vinaigre... Collon (suite), son parcours.

³ Jean d'Ormesson. C'était bien.

Engagé volontaire à 16 ans, il entre à l'école des pupilles. Il conquiert tous ses grades en passant par le cadre, du jamais vu. Tache indélébile qui lui collera à la peau durant toute sa carrière. Faute qui ne lui sera jamais pardonnée.

Il passe l'examen de sous-lieutenant d'artillerie et entre à l'école de guerre directement en seconde, ce qui ne l'empêchera pas de s'y tresser des couronnes dans toutes les branches. Maladresse qui ne lui procurera pas que des amis. Nouvelle faute qui elle non plus ne lui sera jamais pardonnée. .

Fin 1912 il devient chef de Cabinet du ministre de la guerre de Broqueville. A ce titre il est chargé de la réorganisation de l'armée rendue nécessaire par le vote récent sur le service militaire généralisé. Vigilant, attentif aux menaces de guerre qui pèsent de plus en plus sur la Belgique, il est parmi ceux qui comprennent et surtout admettent que l'armée a besoin d'un sérieux coup de balai. Que trop de vieux généraux y usurpent une place qu'ils ne doivent qu'au seul système de l'avancement par ancienneté ou à la camaraderie. Qu'il est grand temps de les pousser gentiment vers la sortie pour laisser la place aux compétences. Approuvé et soutenu par de Broqueville, il s'y attelle, et opte pour le système de l'avancement selon le grand choix. Que sa réforme dut susciter de l'opposition, il s'y attendait, mais qu'elle allait provoquer une telle hargne, engendrer une telle levée de boucliers, non seulement du monde militaire mais aussi du monde politique au point qu'elle les fera trembler sur leurs bases, non, cela il ne l'avait pas prévu. Ce fut une véritable tempête, la presse se mit de la partie, se déchaîna, pendant quatre jours ce fut l'affrontement sur les bancs du parlement. Si la vindicte épargna plutôt de Broqueville, elle se rattrapa sur Collon, au point que de Broqueville mis en difficulté, fut contraint de choisir entre son chef de cabinet et son avenir politique. Sans hésitation, il sacrifia son chef de Cabinet.

Dans le n° 151 du "Pourquoi Pas?" Du 6 mars 1913, un amusant dessin représente le "commandant Collon" sous les traits d'un Mandarin chinois, motif : les chinoiseries du ministère de la guerre. (p. 2 de ce feuillet)

La victoire des ennemis de Collon n'en fut pas pour autant ni complète ni définitive. Au grand dam de ceux-ci, il fut nommé en 1913 "Premier attaché militaire près la légation de Belgique à Paris." Il fut le premier à occuper ce poste. Il devait y accomplir là aussi des merveilles et fournir des renseignements fort intéressants et de la plus haute importance sur les armées française et allemandes. En cette qualité il assista aux manœuvres du Sud-Ouest, en septembre 1913, dirigées par les généraux Chomer, Joffre, et Pau.

Dès juillet 1914 il avertit son ministère de la nécessité de mobiliser l'armée, ce qu'il ne fit pas on en a vu les raisons. Lorsque le conflit éclata il fut attaché au Grand Quartier général français, où le général Joffre lui confiera diverses missions auprès du roi Albert. Sa situation lui permettra de rendre d'éminents services qui lui, vaudront de la part du Maréchal Pétain d'être cité à l'ordre du jour de l'armée "*pour les signalés services rendus à l'armée française*". C'est lui aussi qui assurera la liaison téléphonique entre les deux armées.

Il deviendra ensuite un des membres parmi les plus actifs de l'armée belge. Il y fera preuve de sagacité, de vigilance tout autant que de courage et d'impétuosité, d'innovation et d'initiative, d'un art très réel des occasions à saisir, de talent et d'imagination dans ses manœuvres, d'originalité dans sa tactique. Il dirigera de façon remarquable la 4^{me} D.A. du général Michel lors de sa retraite de Namur à travers les divisions françaises vers les ports de la Manche. Il lui fera rallier par la mer, l'armée belge de Flandre. "*Si cet exploit avait été réalisé par tout autre que lui, dont la diplomatie et la ténacité avait su briser toutes résistances françaises, on aurait crié au miracle, car c'en était un.*" ⁴

L'un des premiers il percevra l'importance du rôle que les engins blindés seront appelée à jouer sur le champ de bataille et qu'ils allaient changer complètement les méthodes de combat jusqu'alors en honneur. Dès septembre

⁴ Bul. 2^{ème} série - n° : 51 - janv. 1960 - Dans les coulisses III concours d'élégance(s) J. Wagemans

1914, il préconisera la création d'une unité d'autos-blindées. Dans un premier temps il sera suivi et son idée connaîtra un début d'exécution. Mais bien vite de l'opposition se manifesterait vis-à-vis de cette technique nouvelle et sa conception sera battue en brèche par le Général Hanneteau, par le capitaine Galet aide de camp et officier d'ordonnance du Roi et par ceux qui dans l'ombre attendaient le moment favorable à la curée;

Toutefois, après quelques essais concluants, le G.Q.G.. se montrait favorable à la constitution d'une unité de voitures blindées. Trois sportifs de renom de Caters, et les frères barons Jean et Pierre de Crawhez, qui avaient ensemble conçu l'idée de ce genre d'unité, furent chargés du recrutement des hommes, et le P.A.R.⁵ de lui trouver les autos susceptibles d'être transformées en autos-blindées. Pour les aider dans leur tâche, ils avaient demandé l'aide du général Clooten qui leur recruterait une centaine d'hommes rassemblés à Calais. De là ils seront expédiés sur Paris en grand secret, et dans la plus grande ignorance de la sauce à laquelle ils allaient être mangés.

Mais le gouvernement français était lui aussi à la recherche de véhicules soit à réquisitionner, soit à acheter, c'est engins devenaient donc extrêmement rares et ceux qui s'offraient encore étaient de qualité inférieure, ce qui rendait la mission du P.A.R. qui pour des raisons de sécurité avait été transférés à Calais, caduque. C'est alors que le Ministre de la Guerre charge le Major d'État-Major Collon, attaché militaire à la légation de Belgique à Bordeaux (où s'est réfugié le gouvernement français) de procéder de son côté à des achats de véhicules "suffisamment lourds" pour pouvoir être équipés en autos-mitrailleuses. Il fut ensuite, lui aussi, envoyé à Paris pour y procéder à l'organisation de ce qui devait devenir la Corps des Autos-canons-mitrailleuses. Et le 29 décembre 14, après avoir demandé par écrit à rejoindre un régiment d'infanterie, le Ministre de Broqueville le désignera pour commander le corps des autos-blindées. Le projet belge avec l'approbation de Broqueville était de former de 6 à 8 groupes, un par Division D'armée et de Division de Cavalerie. Les premières commandes faites par Collon comprennent des châssis lourds et puissants pour autos-mitrailleuses. Enlèvement à l'Yser, ou opposition à la tactique de Collon par les généraux Hanneteau, Jungbluth et Galet qui bénéficiaient de l'entier appui du Roi et étaient devenus des adversaires irréductibles de Collon depuis la tentative de ce dernier à la demande du Ministre de la guerre, Ch. de Broqueville, de réorganiser l'armée, ces quantités se réduiront comme peau de chagrin, de 6 à 8, elle passeront à 2 et finalement à 1 groupe qui sera effectivement constitué. Peut-être et très vraisemblablement également à la suite de manigances de de Ryckel qui en plus de sa tentative de réforme, ne lui pardonnait pas de l'avoir emporté haut la main dans la querelle qui les avait opposés quant à l'opportunité de l'usage de la mitrailleuse, condamné par de Ryckel. Des divergences vont aussi se profiler entre la conception de Collon et celle de Caters, qui allaient avoir pour conséquence le départ de Caters. Celui-ci n'avait pas envisagé la constitution du corps des ACM, telle que la voulait Collon. Il avait, lui, conçu un Corps automobile à l'échelle d'un lieutenant, qui aurait été servi par une centaine d'hommes et aurait de ce fait possédé une extrême mobilité. Les conceptions de Collon mettaient ses plans à mal et le heurtaient car ce dernier envisageait un véritable corps, totalement autonome, agissant pour son propre compte, sous sa seule autorité et comprenant autos-canons; autos-mitrailleuses, ambulance, dépôt, auto-atelier volant, compagnie cycliste et compagnie motocycliste. Bref discordance de vue irréductible, et totale. Comme de plus, de Caters digérait mal d'être mis sous le commandement de Collon et instruit du fait qu'un différent entre un major et un lieutenant se résout toujours au détriment de ce dernier, il préféra se retirer.

Les châssis seront transformés dans les Usines des frères Kellner, à Pont-de-Sèvres. Les Usines Mors monteront sur leurs châssis, les moteurs Minerva. Quand

⁵ Parc automobile de réserve, installé près d'Anvers.

les véhicules furent prêts le corps fut envoyé aux Moères belges, petit village près de Furnes.

Immobilisés par suite des inondations de l'Yser il fut l'objet d'une demande d'envoi en Russie par le capitaine Prejbiano, ancien attaché militaire russe auprès du G.Q.G. belge et à la légation Impériale russe de Belgique à Paris. Demande accueillie favorablement par le Roi qui lui répondit d'en parler au général Wielemans et à de Broqueville. Le 10 août 1915 au cours d'un déjeuner chez de Broqueville à Sint-Pierrebroek celui-ci lui remit l'accord du roi. Le corps des ACM était offert "gracieusement" à Nicolas II. Le 22 septembre le Wray-Castle leva l'ancre et le 13 octobre il fit son entrée dans le port d'Arkhangelsk.

Collon resté en France pour veiller au bon acheminement du matériel qui n'avait pas pu être prêt temps, rejoindra les ACM à Pétrograd le 10/22 octobre.

Soucieux de faste et de porter bien haut la notoriété de la Belgique il arrivera à ce que le Tzar passe le corps en revue. La cérémonie eut lieu le 23 nov./6 décembre 15 à Tzarskoië-Sélo et à l'issue de celle-ci, une superbe réception lui sera offerte dans les salons impériaux !

Tout le matériel enfin réuni, le corps partit pour Zbaraz en cantonnement. C'est là que, coup de tonnerre, le 4 février 16 paraîtra aux O.J.⁶ l'adieu de Collon à son enfant chéri. Que s'était-il passé ? La vieille rancune de Ryckel à l'arrivée de Collon à la tête des ACM, entouré de gloire, fit remonter sa haine pour lui, haine qui allait s'exacerber. Il bouda hostensiblement le corps, se mêlant ensuite de ce qui ne le regardait pas, plus mouche du coche encore que d'habitude, s'immisçant dans leurs affaires, détruisant ce que Collon construisait, faisant état publiquement de leurs désaccords, ce qui finissait par embarrasser les Russes. Répandant des rumeurs de mauvaises conduites qui déshonoraient l'image de la Belgique, se servant des ragots qui courraient sur le contingent d'ouvriers militaires qui avaient fait route avec les ACM pour les imputer à ceux-ci. Fort du soutien assuré de Galet et de Jungbuth qui avaient l'oreille du roi et qui étaient ses alliés, de la sympathie inconditionnelle que lui marquait la famille impériale qui lui avait été acquise par son comportement qui faisait les gorges chaudes de la colonie belge qui l'avait surnommé la "nounou" du tzarévitch, il multiplia les attaques contre Collon et finit par avoir gain de cause. Sans endiguer sur la véracité des dires de de Ryckel, qui prétendait que les Russes demandaient son départ, ce qu'ils ont toujours démenti, l'ambassadeur de Belgique, de Buisseret fit rapport en ce sens auprès de de Broqueville, dont la position au sein de son ministère ne lui permettait plus de défendre Collon qui fut rappelé. de Ryckel sortait grand vainqueur, lui qui avait été envoyé en Russie comme simple chargé de mission, la queue basse, pour cause de couardise, il se voyait attribuer le rôle d'attaché militaire à Pétrograd, et devenait le supérieur de Collon. Il s'empressait de faire publier aux O.J. du 25 décembre 15 / 16 janvier 1916 : "que le Ministre de la Guerre de Belgique lui a fait notifier que la colonne des Autos-canon et Autos-mitrailleuses est placée sous son autorité et qu'il lui appartenait donc d'ordonner toutes choses utiles en accord avec l'armée russe." En même temps il en informait le chef de Corps. Ce qu'il dût faire avec jubilation. Immédiatement il fit rapporter les nominations au grade de "Praporchtchik"⁷ ordonnées peu avant par Collon. Ensuite il fera annuler la solde russe payée avec l'accord des Russes. Mais pas les indemnités dont lui-même jouissait. Le destin de Collon s'était joué en 4 mois. Quatre mois pour exécuter un homme. Froidement. Celui-ci fut non seulement rappelé mais mis à la pension d'office. Il fut réhabilité en partie. En 1931 il fut élevé au grade de général-major dans la fonction de président de la commission permanente de la motorisation permanente de la motorisation. Quelle ironie ! Il devait mourir tristement à Neuilly-sur-Seine le 20 août 35.

⁶ Ordres journaliers

⁷ Praporchtchik, grade intermédiaire entre sous-officier et officiers.

Fallait-il vraiment en passer par là, faire subir à ce loyal et fidèle serviteur ce traitement infamant. A : " *Ce soldat né qui fut, malgré ses malheurs, un bon serviteur du Pays. Militaire dans le sang, tavailleur acharné, il mérite au terme sa destinée mélancolique, le salut des historiens, des soldats et de tous les honnêtes gens*"⁸

Souvenirs en Pagaille

Durant ce trimestre, nous avons trouvé pour vous :

- **Dans l'Echo Belge de la Revue de la Presse Française n 47 du 27/01/1916,**

Une lettre de Louis de Potter (vous vous souvenez Louis de Potter et la couronne de Loutje ? - voir notre feuillet n°2). Il y raconte la revue par le Tsar du Corps Expéditionnaire Belge.

Nous retranscrivons son récit :

Pour mémoire :

A leur arrivée en Russie après avoir débarqué à Arkhangelsk, les ACM sont acheminés vers Peterhof, à 50km à l'ouest de Saint-Pétersbourg. Ils y seront cantonnés jusqu'au début 1916. Ils seront ensuite transférés à Zbaraz (Ukraine).

Peterhof, le 8 décembre 1915

Le 5 décembre, à 5 heures, branle-bas général. On part pour Tsarskoïe-Selo (ancien nom de la ville baptisée Pouchkine sous l'ancien régime soviétique). On a travaillé toute la nuit dans le grand hangar où sont engouffrés une cinquantaine d'autos-canon, camions, autos-munitions, autos-citernes, autos-ambulances, etc. Quand aux cyclistes, dont je fais partie pour le moment, ils sont partis pour la gare. Nous étions là à 7 heures du matin ; on n'est parti qu'à midi et demi ! Les autos étaient parties par la route. Nous étions encaqués dans des fourgons militaires, comme ceux d'Arkhangelsk. Un bon feu brûlait au milieu, combattant ainsi un bon froid de -15°, voyage lamentablement long. Cette longueur du trajet n'ayant pas été prévue, on ne nous a rien servi à manger jusqu'au moment de notre arrivée à 9 heures et demi du soir à Tsarskoïe-Selo. Toute une journée pour faire 60km! Les autos étaient arrivées depuis longtemps. La neige nous avait empêchés d'arriver par la route. J'étais équipé comme pour partir au front. Sac et carabine au dos, pelle et pioche au vélo, couverture et sac de couchage sur l'arrière de la bécane, et sur l'avant besace bien remplie. Munis de ce fourbi nous défilâmes dans la nuit par la ville. Dans une caserne un colonel russe nous avait fait préparer un souper national. Sur la longue table de bois un bidon de soupe fumante, pas d'assiettes ; chacun, muni d'une petite louche de bois vernie et colorée, prend sa cuillerée dans le bidon, avec un morceau de viande bouillie, qu'on coupe sur la table même.

Nous sommes là une bonne centaine, parlant et riant devant quelques officiers russes et trente soldats russes, qui nous admirent un peu, comme chez nous, nous regardons le repas des fauves à la zoologie. Après, on reprend les vélos formés en faisceaux devant la caserne et à travers la nuit et la neige bien tassée par un froid de -

⁸ La Nation Belge – singé C.Y. de 1935

20°, on s'en va au plus vite dans une caserne, où des bottes de paille nous attendent, et on dort là-dessus comme un plomb, jusqu'au lendemain matin.

Zarskoïe-Selo n'est pas une ville ni un village proprement dit. Il n'y a que le palais impérial, une rue de boutiques et par-ci par-là des villas et palais de grands-ducs. Mais j'en viens à la revue proprement dite, qui doit avoir lieu à 3 heures.

Dès 2 heures, nous sommes tous au complet dans la grande cour du palais, dont on avait déblayé la neige afin d'y pouvoir évoluer à l'aise. Peu à peu arrivent des officiers russes, chics et raides dans leurs beaux uniformes, notamment quatre splendides officiers cosaques, gardes du tsar, avec leur grand caban de fourrure noire, en dessous de laquelle on peut distinguer leur tunique bleue claire, garnie de galons d'argent dont elle est brodée. Deux baudriers de cartouches se croisent sur leur poitrine, où brillent poignards et yatagans ciselés d'or et d'argent, incrustés de pierres précieuses. Ils s'avancent d'un pas lent et majestueux, et saluent gravement.

Notre brave chien « mitraille », qui nous accompagne depuis Paris, y met la note comique. On veut le mettre à l'écart, on l'enferme et il s'enfuit de nouveau. Un officier vient poliment nous demander de le faire disparaître. Un soldat belge le prend alors dans ses bras ; le brave chien lui passe les pattes autour du cou comme un enfant et au milieu des rires de toute l'assemblée on le transporte au corps de garde.

Le colonel Collon nous inspecte scrupuleusement, fait un essai de défilé, puis on attend patiemment. Mais il fait bien froid et le garde-à-vous immobile devient difficile. On cogne les talons l'un contre l'autre, les semelles puis les genoux s'agitent puis les mains, les bras pour finir par une danse sur place. Tout à coup les clairons sonnent le garde-à-vous, puis « au drapeau ». Le colonel dégage le drapeau de son fourreau – un beau drapeau de soie offert au corps par une Parisienne sur lequel on lit : « Corps des autos canons mitrailleuses belges en Russie ». En dessous « L'Union fait la Force ». Un large ruban tricolore russe flotte à la hampe.

Encore un quart d'heure d'attente et regymnastique des pieds et des mains. Le point de vue est très beau. Figurez-vous l'immense cour toute blanche de neige, et le grand carré de bâtiments impériaux de style différent : Louis XIV et XV et Renaissance. Dans un coin les cinq clochers dorés de la chapelle orthodoxe et les uniformes des dignitaires et laquais. Au milieu de la cour, d'abord les cyclistes alignés, en une impeccable quadruple rangée, gros bonnets de poils, tenue khaki russe bien fourrée, gants d'automobilistes avec manchettes de cuir jusqu'au coude, et bottes de feutre ; derrière eux, les motocyclistes avec leurs fortes motos rouges qui remplissent la cour de leur pétarade et de leur fumée. Puis une cinquantaine d'autos-canons, d'autos-mitrailleuses et camions divers avec tous les phares électriques et projecteurs allumés. Des photographes, et, dans un coin, le cinéma sont aux aguets. Tout à coup un triple garde-à-vous retentit strident et nerveux. Je suis à la première rangée des cyclistes et vois, le premier, entrer le petit traîneau du Tsar attelé de deux ravissants petits chevaux anglais recouverts d'une couverture bleu de roi, conduits par un de ces cochers russes mastodontes tant leur pelisse est rembourrée. Ils entrent à toute vitesse par la grille dorée, font un oblique à droite, les clairons sonnent aux champs et nous voyons le Tsar.

La vitesse et le gel lui ont donné bon teint et même une larme de froid qu'il essuie lentement. Puis, vivement, il descend de traîneau. Il est tout près de moi. Il s'approche vivement du colonel qui salue de l'épée ; lui salue de la main et se tient à peine à trente centimètres de la figure du colonel, immobile et saluant toujours. Ils échangent deux

mots et passent en saluant toujours en zig-zag à travers nos rangs, suivis d'une suite d'officiers, généraux, ministres, etc.

Le Tsar est d'une apparence gaie et en bonne santé, et paraît à la fois content et surpris de nous voir. Ses yeux bleus nous regardent fixement. La barbe est broussailleuse et un peu gris-roux. Nous avons tous été étonnés comme il paraissait d'une extrême simplicité.

Ce fut une vraie revue qu'il passa, et qui dura presque deux heures. Le Tsar s'intéressait surtout aux machines de combat. A cette réunion, plusieurs faits drôles se sont produits. Le Tsar voulait grimper sur une auto blindée dont le marchepied est fort élevé. Un mitrailleur s'élançait déjà pour aider l'auguste visiteur, lorsqu'un général l'en empêcha en disant : « il n'est pas permis de toucher à Sa Majesté ». Malheureusement, Sa Majesté avait mis le pied sur un bidon d'essence qui bascula, et la main du mitrailleur belge fût bien heureuse de se trouver là justement à point pour servir de sellette au Tsar.

L'empereur de toutes les Russies visita ensuite chaque voiture, dont il questionna les occupants en un français impeccable. On avait l'impression que le puissant souverain se sentait parfaitement en sûreté parmi tous ces Belges, et ce fût pour nous un grand honneur que le Tsar voulut passer la revue dans nos rangs. Ordinairement il se place fort loin des troupes, et la plupart du temps les inspections ont lieu du haut du balcon du palais.

Après qu'il eût tout bien inspecté, le Tsar se plaça devant le perron du palais. Tout le corps belge est alors sorti en bon ordre, a fait le tour du palais pour se mettre en rang de bataille, puis il est revenu par une autre entrée et a défilé splendidement devant le chef de l'armée, le colonel Collon en tête.

Ce furent, en premier lieu, les cyclistes, roulant côte à côte en ligne bien droite, puis les motos et side-cars, puis les voitures blindées sévèrement peintes en vert sombre. On fit ainsi deux fois le tour du palais en passant devant le Tsar ; à la troisième fois il s'était retiré avec sa suite.

On nous fit alors stopper dans la cour même ; on arrêta tous les moteurs et éteignit tous les phares ; l'obscurité tombait, car il était 5 heures précises. Une belle surprise nous avait été réservée : le Tsar avait fait préparer dans la grande salle des fêtes du palais une splendide collation. La salle immense était brillamment illuminée ; une vingtaine de laquais en uniforme rouge étaient alignés derrière les longues tables couvertes de viandes froides diverses. Belles assiettes en porcelaine au chiffre impérial, et couverts d'argent magnifiques. Pas de chaises, car on mangeait debout, et les larbins servaient les mets, les boissons, et l'inévitable tchai (thé). Là, l'excellent colonel Collon nous fit un petit speech, nous disant combien le Tsar avait été émerveillé de la belle tenue de notre corps. Le soir on s'est promené en ville, où il n'y a rien de bien intéressant, et le lendemain nous repartions en fourgons pour Peterhof, où nous arrivions éreintés, mais enchantés de notre voyage

De ci... de là...

Rendons à César...

La caricature de la page 2 du Feuillet n° 2 est l'œuvre de Raymond Bernard, caricaturiste qui fit partie des ACM et s'installa à Paris d'où il envoya un compte rendu humoristique illustré, intitulé "Une séance aux tranchées russes" . Il fut publié dans le

Bulletin 1^{ère} série n° 8 daté de octobre-novembre-décembre 1928, le dessin porte la signature de Bernard et la date 9/28. Pour celui ou celle que le compte rendu intéresserait, sur demande, nous pouvons lui en faire parvenir une photocopie.

Une photo impressionnante Nous devons à l'obligeance de l'un de nos membres, Mr. J. Delfosse d'avoir reçu une photocopie de cette photo montrant les bolcheviks tirant sur la foule. Malheureusement son format ne nous permet pas de l'imprimer actuellement. Peut-être l'un de nos éminents photographes ou diplômé "es-ordinateur" pourra-t-il nous en fournir une réduction et dans ce cas nous la publierons bien volontiers.

Une montre...

C'est à un autre de nos membres, Jan Van De Vel, que nous devons des renseignements sur cette montre Ingersoll d'où il ressort que jusqu'à 1870 au moins, le port d'une montre était réservé à une élite de la société. C'est aux frères Robert et Charles Ingersoll que revient le mérite d'avoir crée en 1881 via New-York cette montre démocratique qui fut appelée : " the watch that made the Dollar Famous". Nous lui devons également d'en posséder une reproduction :



Cette montre est paraît-il devenue une pièce rare, recherchée par les collectionneurs : "I f you can find one of these in mint condition, it still won't cost you an arm and a leg to acquire it"

Une histoire d'escabeau...

En août 1916 au cours de l'offensive russe, un événement d'apparence anodine devait jeter un certain émoi parmi les ACM. En avant-garde, entrés dans Yezerna certains avaient poussé une pointe jusqu'à la gare. Un blindiste ou un cycliste, on en sait plus, tomba en arrêt devant un petit banc trapu et lourd à quatre pattes se disant que cela ferait bien dans une voiture. Mais l'ayant examiné sous toutes les coutures, il poussa une exclamation d'étonnement joyeux : sur le petit banc, sur ce modeste petit escabeau grossier on pouvait lire : **dépôt de Schaerbeek !**

Chacun se précipita, voulut lire l'inscription, tâter l'objet, cet objet qui rappelait le lointain pays occupé par l'envahisseur. On finit par comprendre qu'un train de troupes ennemies venant du front occidental s'était arrêté à Schaerbeek et qu'un soldat s'en était emparé de ce banc de cheminot pour faire ce long voyage vers le front russe.

L'escabeau fut récupéré et revint très justement à ses anciens propriétaires.



Quelqu'un peut-il identifier cet ACM ?

Madame, Monsieur,

La Présidente et le Conseil d'Administration de l'A.S.B.L.

"Souci de Mémoire – A.C.M."

Vous prient de leur faire l'honneur et le plaisir d'assister à la cérémonie de restitution de l'Étendard de la Fraternelle des A.C.M. par la paroisse orthodoxe russe d'Uccle,

Qui aura lieu au Musée de l'Armée et d'Histoire militaire,

Le 27 mars 07 à 14 heures précises,

Dans la Halle Bordiau

La Présidente

R.S.V.P. pour le 10 mars 07 : E. Mail : v.carette@skynet.be,

Tél : 060 21 20 17

Par courrier postal : 4 Vallée des Oiseaux,
6463 Lompret Chimay.



Editeur responsable : V. Carette-Vanderstichel.